

UN RUISSEAU DE LA SCARPE

Chacun a ses trésors : j'en ai plein ma mémoire ,
J'ai des banquets rêvés où l'orphelin va boire.
Quel enfant , buissonnier le long des chemins verts ,
N'a , dans ses yeux errants , possédé l'univers ?

Emmenez-moi , chemins... mais, non , ce n'est plus l'heure ;
Il faudrait revenir en courant où l'on pleure
Sans avoir regardé jusqu'au fond le ruisseau
Dont la vague mouilla l'osier de mon berceau.

Il courait vers la Scarpe en traversant nos rues ,
Qu'épurait la fraîcheur de ses ondes accrues ;
Et l'enfance aux longs cris saluait son retour
Qui faisait déborder tous les puits d'alentour.

Écoliers de ce temps , troupe alerte et bruyante ,
Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante :
Le livre ouvert , parfois vos souliers pour vaisseaux ,
Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux ?

Air natal ! aliment de saveur sans seconde ,
Qui nourrit tes enfants et les baise à la ronde ;
Air natal ! imprégné des souffles de nos champs ,
Qui fait les cœurs pareils et pareils les penchants.

Et la longue innocence et le joyeux sourire
Des nôtres , qui n'ont pas de plus beau livre à lire
Que leur visage ouvert et leurs grands yeux d'azur ,
Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr.

Depuis que j'ai quitté tes haleines bénies ,
Tes familles aux mains facilement unies ,
Je ne sais quoi d'amer à mon pain s'est mêlé ,
Et partout sur ma joue une larme a tremblé.

Et je n'ai plus osé vivre à poitrine pleine ,
Ni respirer tout l'air qu'il faut à mon haleine ;
On eût dit qu'un témoin s'y serait opposé :
Vivre pour vivre, Oh ! non , je ne l'ai plus osé ;

Non , le cher souvenir n'est qu'un cri de souffrance !
Viens donc , toi , dont le cours peut traverser la France !
A ta molle clarté je livrerai mon front
Et dans tes flots du moins mes larmes s'en iront.

Viens ranimer le cœur brûlé de nostalgie ,
Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie ;
En sortant d'arroser l'herbe de nos guérets ,
Viens , ne fût-ce qu'une heure abreuver mes regrets !

Amène avec ton bruit une de nos abeilles
Dont l'essaim , quoique absent , chante dans mes oreilles.
« Elle en parle toujours ! » diront-ils : mais , mon Dieu !
Jeune , on a tant aimé ces parcelles de feu ,

Ces gouttes de soleil dans notre azur qui brille ,
Dansant sur le tableau lointain de la famille ,
Visiteuses des blés où logent tant de fleurs ,
Miel qui vole émané des célestes chaleurs !

J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père ,
Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère :
Sur toi , dont l'eau rapide a délecté mes jours
Et m'a fait cette voix qui soupire toujours.

Dans cet amour poignant que je m'efforce à rendre ,
Dont j'ai souffert longtemps avant de le comprendre,
Comme d'un pâle enfant on berce le souci ,
Ruisseau tu me rendrais ce qui me manque ici.

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère,
 Enlevant à son cœur quelque pensée amère,
 Quand, pour nous le donner, elle cherchait là-bas
 Un bonheur attardé... qui ne revenait pas !

Cette mère !... à ta rive elle est assise encore ;
 La voilà qui me parle, ô mémoire sonore !
 O mes palais natals qu'on m'a fermés souvent,
 La voilà qui les rouvre à son heureux enfant !

Je ressaisis sa robe, et ses mains !... j'ai son âme !
 Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme.
 Non ! par tout l'or du monde on ne me paîrait pas
 Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas.

Ils sont avec ma mère au fond de ma mémoire
 Les banquets éternels où l'orphelin va boire !

MAR^{ne} DESBORDES VALMORE.